

TE RETROUVER

Fabio Volo

TE RETROUVER

Traduit de l'italien par Élise Gruau



Titre original : *La Strada verso casa*, di Fabio Volo
© 2013 Arnoldo Mondadori Editore S.p.A., Milano
I edizione ottobre 2013

*Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays.*

© Éditions Michel Lafon, 2015
118, avenue Achille-Peretti – CS 70024
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex

www.michel-lafon.com

À mon père

« Il y a toujours une philosophie pour le manque de courage. »

Albert Camus

*« Je suis allé me coucher cinq minutes après les autres
pour avoir cinq minutes de plus à raconter. »*

Franco Califano

Années quatre-vingt

Dans les années quatre-vingt, on riait. On riait beaucoup plus.

On riait au travail, à l'école, avec les amis, et surtout, on riait à la télé. C'était une époque merveilleuse. L'Italie remportait la coupe du Monde de football en Espagne, pour la musique, les DJ étaient aux commandes, et la *dance* envahissait peu à peu les ondes et les boîtes de nuit. Le pape faisait même du ski dans ces années-là. On se sentait libres, le mur de Berlin allait tomber.

Le culte du corps avait donné lieu à une explosion de salles de gym, cours d'aérobic pour les femmes, body-building pour les hommes, et centres de bronzage. Il fallait avoir un corps sculpté pour l'orner de fringues de marque et de lunettes de soleil à miroir, et déambuler dans les rues.

À toute heure de la journée, on pouvait allumer la télé et trouver quelqu'un qu'on avait mis là juste pour nous faire marrer, nous distraire un peu, nous offrir des cadeaux ou nous sortir une rafale de répliques hilarantes et de blagues prêtes à l'emploi. La télé regorgeait de jetons en

or, de confettis, de trompettes, de minijupes scintillantes et de vestes colorées. Elle débordait de sourires resplendissants, de lèvres et de bouches qui envoyaient des baisers aux téléspectateurs. Elle était pleine de produits à vendre. Dans les années quatre-vingt, on avait l'impression de pouvoir tout acheter. Même la joie. Les pauvres pouvaient paraître riches. Avant ces années-là, on entendait dans les foyers des phrases comme : « Nous ne pouvons pas nous le permettre » ou encore « C'est au-dessus de nos moyens ». On aurait dit que les années quatre-vingt avaient balayé tout ça, en même temps que la culture de l'épargne. Ce qu'on gagnait, on le dépensait, et si ça ne suffisait pas, on pouvait toujours prendre un crédit. La vie, ce n'était plus se construire un avenir, mais acheter un gros billet de loterie. C'est peut-être au cours de ces années que les mots ont commencé à perdre leur sens, à devenir comme des masques sur les visages.

C'est peut-être pour toutes ces raisons que la famille Bertelli, père, mère et deux fils, vivait dans un sentiment d'inadéquation. C'était une famille hors temps, hors *du* temps. Ils étaient comme un air de musique syncopée.

C'étaient surtout les garçons qui le ressentaient. Pendant que le monde entier faisait la fête, il leur semblait qu'on avait oublié de les y convier. Alors chacun réagissait comme il le pouvait, en se cherchant un petit coin d'intimité.

Marco, le fils cadet, avait deux façons d'être hors du monde, réfugié dans sa solitude intérieure. La première était de rester au lit à écouter de la musique. Fatigué de chantonner *La Bamba* depuis un an, il s'était emparé de tous les disques de son père pour les mettre dans sa chambre avec ceux qu'il s'était achetés lui-même. Il restait allongé sur son lit, les écouteurs vissés sur le crâne, à se farcir la tête d'une musique qui chassait toutes autres pensées ou images que celles des visions que la musique provoquait

en lui. Toujours des images de voyages, de lieux qu'il avait découverts à la télévision ou au cinéma et qu'il rêvait un jour de voir en vrai : faire le tour de la Californie à moto ou dans une voiture décapotable, du surf en Australie, visiter le Mexique sac au dos, fumer des cigares à Cuba... Cette façon de s'évader était un bel exercice d'imagination, et quand il s'endormait, il se sentait toujours plus léger, comme seul un cœur plein de curiosité et d'aventures peut l'être.

L'autre façon qu'il avait d'être hors du monde consistait à garder le silence, à guetter les sons de son propre corps : ses pensées, les pulsations de son cœur, sa respiration. Il essayait de s'ausculter en plongeant dans les régions les plus profondes de son être à la recherche de réponses définitives, comme un spéléologue de l'âme, comme pour expérimenter la possibilité de naître une seconde fois. Il voulait atteindre le point où finissait la voix des autres et commençait la sienne. Sa voix véritable. Unique. Inconditionnée. Une voix guide, maîtresse, qui pourrait l'aider à affronter l'inquiétude et la perplexité.

Ce soir-là, Marco avait choisi la musique comme exutoire, il était allongé sur son lit et regardait le plafond, tout en tripotant son casque. Un soir d'été, fin juillet. Il faisait chaud. La fenêtre de la chambre était ouverte, l'alarme antivol de la voiture garée dans la rue venait enfin de cesser de retentir et les chiens d'aboyer. Tout était immobile, à l'exception des mouvements circulaires du fil des écouteurs. Bob Dylan chantait *I'll Be Your Baby Tonight* et l'homme à la voix nasillarde semblait plus mélancolique que jamais.

Quand il écoutait Bob Dylan, Marco pouvait sentir l'air froid de New York, la ville où il rêvait d'aller avec Isabella, sa petite amie, pour marcher dans la neige, enlacés, exactement comme Dylan et sa compagne Suze Rotolo sur la couverture de « The Freewheelin' ». L'album de 1963 que

sa mère aimait tellement. L'album qui évoquait Sophia Loren. Il aimait retrouver des noms ou des morceaux d'Italie cités de par le monde. Il en éprouvait de la fierté, comme s'il s'agissait de quelqu'un qu'il connaissait. De même, quand il lisait des noms de famille italiens dans le générique des films américains, il se disait que c'étaient des enfants d'immigrés qui avaient réussi. Et il était content pour eux.

Ce soir-là, de mauvaises pensées s'étaient immiscées dans sa tête. Les peurs qui se tenaient tapies dans un coin l'avaient assailli, comme un troupeau renverse un animal blessé. Pour réagir à l'oppression qu'il ressentait, il aurait voulu bondir de son lit d'un geste décidé, sortir de la chambre, se précipiter dans les escaliers et courir le plus vite possible sans jamais s'arrêter, traverser toute la ville pour arriver en bas de chez Isabella. Crier son nom, lui demander de descendre, la prendre et l'emmener au loin. Dans un monde plus juste, sans toutes les stupides complications des adultes. Les règles, les malaises et les hypocrisies permanentes. La soirée avait été difficile, il y avait eu des tensions pendant le dîner. Dans cette maison, de toute façon, on respirait mal. Il aurait voulu pleurer, pleurer et s'allumer une cigarette. Fumer, un geste d'adulte qui lui était encore interdit. Pleurer, une faiblesse d'enfant tout aussi proscrite. Il se sentait dans les limbes.

Il n'était pas un fumeur, pas encore. Il fumait en cachette quand il était dehors avec ses amis, mais à la maison quasiment jamais, seulement quelques rares fois enfermé dans les toilettes avec la fenêtre grande ouverte. Il l'avait fait cinq ou six fois, pas plus, et il balançait ensuite sa cigarette le plus loin possible, de ce geste typique entre le pouce et le majeur, se lavait immédiatement les dents et mâchait un chewing-gum à la menthe. La première fois qu'il avait fumé dans les toilettes, il avait commis l'erreur de balancer

le mégot dans la cuvette : une fois la chasse d'eau tirée, il flottait encore à la surface. Il avait alors essayé d'ajouter du papier et de tirer de nouveau la chasse d'eau, mais en vain. Il avait été obligé de récupérer le mégot en plongeant sa main dans la cuvette et de le jeter par la fenêtre.

Ce soir-là, il n'aurait pas seulement ressenti le plaisir de la fumée inhalée et envoyée dans ses poumons ou le goût de la transgression, de la juste rébellion qui accompagne la cigarette à cet âge. Non, cette fois-ci, s'il avait accompli ce geste, il l'aurait fait pour officialiser une identité, une prise de position. Franchir une limite et une ligne d'ombre. S'affirmer.

Dans l'autre pièce se trouvaient ses parents, et dans sa chambre avec lui, Andrea, son frère aîné de trois ans, qui comme toujours était assis à son bureau.

Pas de musique pour Andrea, rien que l'étude ou la lecture, toujours des choses compliquées. Plus elles étaient difficiles, et plus il les aimait. C'était sa façon à lui de se terrer, sa façon de se défendre contre la méchanceté du monde. Depuis toujours, il était complètement absorbé par les formules, les équations et les traductions, une véritable obsession.

Andrea avait un talent inné pour les exercices de pure abstraction.

Il était si entièrement appliqué qu'il en était devenu premier de la classe et le seul, parmi ses camarades, capable de traduire du latin au grec sans passer par l'italien. Une acrobatie intellectuelle totalement inutile.

Marco avait cessé de fixer le plafond et il observait son frère, il regardait son dos courbé vers l'avant en se demandant qui était au juste ce garçon avec lequel il partageait sa chambre. Un étranger. Un alien. Pourquoi étaient-ils si différents tout en étant frères ? Enfants des mêmes parents, enfants de la même éducation, de la même pudeur. Lui,

par exemple, n'aurait jamais accroché au-dessus de son lit l'image de l'*Homme de Vitruve* de Léonard de Vinci, même s'il lui rappelait Jim Morrison sur cette photo où il a les bras écartés. Non qu'il ne reconnaisse pas la beauté de ce dessin et le génie de Vinci, mais ça lui semblait être un choix de vieux. Comme de chanter *Nel blu dipinto di blu* de Modugno. Andrea avait-il jamais été jeune ? Était-il né comme ça ?

Mais la véritable question qui demeurerait sans réponse concernait ce qui avait bien pu se passer entre eux. Quelques années auparavant, son grand frère était encore pour lui un héros. Marco voulait faire tout ce que faisait Andrea. Il l'imitait, il était son idole, sa référence. Lui qui savait reconstituer les six faces du Rubik's Cube en moins de dix minutes. Marco répétait des phrases que prononçait Andrea, il lui volait des expressions, il capturait certains mots, certaines façons de faire, jusqu'à des gestes, ses mouvements de mains. Il était heureux de porter un de ses tee-shirts, comme s'il revêtait le costume d'un superhéros.

Cette admiration avait disparu. Où était-elle passée ? Qu'est-ce qui les avait éloignés ?

Que son frère connaisse tant de choses n'exerçait plus de fascination sur Marco, au contraire, il le trouvait d'un ennui et d'une lourdeur infinis.

Souvent, lorsque Andrea entamait ses discours de petit savant, Marco cessait de l'écouter au bout de quelques secondes, ou bien il lui balançait à la fin : « Tu peux me répéter ce que tu viens de dire, je voudrais voir si, en l'écoulant une deuxième fois, ça pourrait m'intéresser. » Andrea ne se vexait pas. Il était convaincu de sa supériorité.

Marco se remit à penser à la cigarette qu'il voulait fumer. Il n'avait même pas à se lever, il lui suffisait de tendre le bras, d'ouvrir le tiroir de la commode et de chercher au fond, sous les feuilles, le paquet de Marlboro rouges qu'il tenait caché.

En réalité, son frère connaissait son petit vice, sans l'approuver. Parfois, quand ils se disputaient, il menaçait de le dire aux parents, mais il ne l'avait jamais fait.

Tandis qu'Andrea était absorbé par sa lecture, en arrière-fond, comme au loin, il entendait la voix nasillarde et mélodieuse de Dylan qui sortait des écouteurs. Puis le bruit d'un tiroir qu'on ouvre, un froissement de papiers, le battement d'un tiroir qu'on referme et, après quelques secondes, les *clic-clic* d'un briquet. Ce son attira l'attention d'Andrea qui, se retournant, vit une braise rouge incandescente et le profil de son frère, de la bouche duquel sortait de la fumée.

– Tu es fou, qu'est-ce que tu fais ?

Marco n'entendait pas et continuait à fixer le plafond en se délectant d'une nouvelle bouffée, les yeux mi-clos. C'est seulement après avoir expiré tout ce qu'il avait envoyé dans ses poumons qu'il rouvrit les yeux et s'aperçut qu'Andrea était debout devant lui, à répéter la même question. Cette fois-ci, même s'il ne l'avait pas entendue, il la lut sur ses lèvres.

– C'est une première ? Tu as décidé aujourd'hui que tu commençais à fumer même à la maison ?

Oui, à partir d'aujourd'hui, je fume aussi à la maison. Qu'est-ce que ça peut bien te foutre, à toi ? Je n'ai plus envie de me cacher, j'ai seize ans et si j'ai envie d'une clope, je l'allume. Va te faire voir, aurait-il voulu lui répondre, mais il n'avait envie ni de parler ni de discuter.

– Si tu veux fumer, tu te débrouilles avec papa, mais tu ne fumes pas dans ma chambre.

En fait, c'est aussi ma chambre. La voilà la réponse. À la même condition qu'il ait eu envie de répondre.

– C'est inutile de me regarder et de ne rien dire, quand je suis là, pas de cigarette, parce que ça me dérange. Tu l'as allumée et tu peux la finir à la fenêtre. Mais que cela ne se reproduise plus.

C'est alors que Marco, fatigué de cette discussion à laquelle il n'avait pas participé, alla éteindre sa cigarette en l'écrasant sur le rebord de la fenêtre, laissant une trace noire de charbon. Puis il la lança le plus loin possible.

– Tu ne peux pas t'empêcher de faire ce qui te passe par la tête. La moindre connerie, c'est pour toi. Qu'est-ce que tu as dans le crâne ?

En regagnant son lit, Marco en profita pour ouvrir le tourne-disque et changer de musique.

Cette fois-ci, il déposa sur le plateau non pas un 33 tours de son père, mais un des siens, « Combat Rock » des Clash, et il plaça le diamant sur la chanson *Should I Stay or Should I Go*.

Il s'allongea de nouveau sur son lit avec un chewing-gum à la menthe, de ceux qui sont longs et plats et que l'on plie en deux comme une vague dans la mer avant de les mastiquer. Andrea s'était remis au travail.

Tout à coup, la sonnerie stridente de l'alarme recommença à hurler sa pénible litanie. Ce n'était pas le premier soir que cela se produisait. Depuis environ deux mois, un voisin de l'immeuble d'en face avait acheté une nouvelle voiture, une Fiat Ritmo Cabrio métallisée, qu'il avait équipée d'un système d'alarme qui s'était déjà déclenché maintes fois.

– J'y crois pas, encore cette stupide voiture. J'appelle la police pour tapage nocturne, dit Andrea.

Au cours d'une soirée ordinaire, après s'être plaint, Andrea serait retourné à ses lectures, mais celle-ci était différente. Il se leva et se rendit dans le couloir, où se trouvait le téléphone gris de la maison, puis composa le numéro de la police.

Il se regardait dans le miroir en attendant et cherchait à prendre l'air d'un homme sérieux même si, au téléphone, ça ne servait à rien. Il avait dix-neuf ans, mais il était plus

grand, plus mature et responsable que les garçons de son âge. Il adorait quand quelqu'un le lui disait, un professeur ou les parents d'amis.

– Allô, le commissariat, je vous écoute.

– Bonjour, je m'appelle Andrea Bertelli et j'appelle pour un problème...

À l'autre bout de la ligne, la voix disait :

– ... Imaginez, si tous ceux qui entendraient une alarme en bas de chez eux nous appelleraient...

Ce conditionnel fautif blessa Andrea jusque dans sa chair, pour lui, c'était comme entendre le bruit des ongles qui crissent sur un tableau noir.

– Si vous connaissez le propriétaire de la voiture, vous irez plus vite en allant sonner chez lui et en lui demandant d'éteindre l'alarme. Sinon, attendez qu'elle cesse d'elle-même.

Andrea remercia le policier avec ironie et revint dans la chambre faire part de la conversation à son frère, qui n'était pas intéressé.

– Toi, tu te fiches de tout. Tu le sais bien que nous devons faire taire cette maudite alarme.

Comme prévu, celle-ci cessa de retentir, pour recommencer peu après.

Andrea décida de suivre les conseils du policier. Minuit approchait.

– Si papa te demande où je suis, tu lui expliqueras.

Andrea sortit de la chambre, passa devant celle de ses parents et posa l'oreille contre la porte pour écouter s'ils étaient encore éveillés : tout était silencieux, il ne perçut que le bruit du ventilateur, un de ces modèles qui pivotent de gauche à droite. Andrea sortit de l'immeuble. En descendant les escaliers, il se rendit compte qu'il était très nerveux, peut-être redoutait-il la réaction du propriétaire. Il ne voulait être ni agressif ni grossier, mais désirait

simplement faire cesser ce bruit pénible. Pourquoi était-ce un réel problème pour lui ? La question lui rappelait trop de choses personnelles, de problèmes familiaux, pour y répondre devant un inconnu.

Tandis qu'il cherchait les mots justes, il se retrouva sur le trottoir en bas de l'immeuble, juste devant la voiture qui continuait à hurler. Il s'approcha de la fenêtre et, en mettant sa main de biais pour se protéger de la lumière du lampadaire, il regarda à l'intérieur, geste tout aussi inutile que celui d'ouvrir le capot d'un véhicule tombé en panne quand on ne connaît rien aux histoires de moteur.

L'Interphone avec la liste des noms lumineux brillait de loin.

Le propriétaire s'appelait Pezzini, Andrea le savait parce que son père l'avait déjà rencontré et lui avait demandé si c'était vraiment nécessaire de déranger autant les voisins pour une voiture.

M. Pezzini, âgé d'une cinquantaine d'années, en léger surpoids et pas très grand, avait répondu qu'il était désolé, mais que sa voiture était neuve et qu'il ne pouvait pas risquer de se la faire voler.

– ... Et puis, on entend l'alarme les premières fois, après on n'y fait plus attention, ajouta-t-il. Elle ne sert qu'à faire fuir les voleurs, au bout d'un moment, le son devient familier et ne réveille plus personne. C'est comme les femmes qui n'entendent plus le réveil de leur mari le matin et continuent de dormir.

– Ma femme entend toujours le réveil, et même si elle ne doit pas se lever, elle le fait quand même pour me dire au revoir.

– Vous avez de la chance, vous êtes un mari comblé, la mienne ne fait même pas le café le matin. Ayez encore un peu de patience, cette voiture est un modèle très convoité, et malheureusement, je ne peux pas me permettre de

louer un parking. Et de toute façon, c'est légal d'avoir une alarme.

Andrea avait atteint l'immeuble. Il toisa la mention M. PEZZINI sur l'Interphone pendant un moment. Puis il sonna. Sa bouche était sèche et il transpirait, pas seulement à cause de la chaleur. En attendant une réponse, il s'était retourné. Il pouvait voir la lumière allumée dans sa chambre et imaginer son couillon de frère en train d'écouter de la musique, avachi sur son lit, fumant probablement une autre cigarette.

Si quand je rentre, je le trouve encore en train de fumer, il va m'entendre. En revanche, les stores de la chambre des parents étaient baissés.

Andrea ne pouvait pas savoir que son frère ne se trouvait pas dans cette chambre, que son lit était vide, que dans ce laps de temps, Marco avait pris une décision importante. Il avait bondi hors de son lit, était passé devant la porte de la chambre des parents, sorti de l'appartement et avait dévalé les escaliers comme une trombe, s'accrochant à la main courante. Il s'était précipité avec une rage et une vitesse à faire trembler tout l'immeuble, courant pour échapper à ce monde, à cette vie, à cette famille. Il bondissait contre la méchanceté de Dieu, contre toutes les angoisses et la malchance. Il cavalait par envie d'une autre vie, envie de respirer, de casser tout ce qui ne lui allait plus.

M. Pezzini avait ignoré la première sonnerie en pensant qu'il s'agissait d'une plaisanterie, mais à la seconde, il s'inquiéta. Il se leva et, traînant les pieds, se dirigea vers le combiné.

– Qui est-ce ?

– Bonjour, je m'appelle Andrea et j'habite en face, exactement là où vous avez garé votre voit...

Avant qu'il finisse sa phrase, le portail de son immeuble s'ouvrit avec fracas. Andrea se retourna et vit Marco

avancer d'un pas décidé. Il mit une fraction de seconde à comprendre qu'il tenait une batte de base-ball dans la main. L'instant d'après, son frère se déchaînait comme une furie contre la voiture : phares, portières, vitres et capot. Les fenêtres des immeubles commencèrent à se remplir de silhouettes, alertées par le vacarme. Des demi-bustes, apparaissant comme dans de grands téléviseurs. Quelques personnes rapidement descendues parvinrent à arrêter Marco. Et d'autres tentèrent de maîtriser le propriétaire qui criait, se démenait et menaçait de le tuer. Le père arriva, suivi de peu par la police.

M. Bertelli parla avec les agents, mais il n'y eut rien à faire, Marco fut menotté et on le fit s'asseoir sur la banquette arrière de la voiture de police.

Il ne parlait pas, son visage était rouge, plein de larmes. Avant d'être emmené au commissariat, pendant un instant, il eut la sensation que, de la fenêtre, sa mère était en train de l'observer. Il en était persuadé. Il se tourna lentement et leva les yeux vers la chambre de ses parents. Les stores étaient baissés. Marco se dit qu'il devait arrêter de croire aux miracles. Deux jours après cet incident, sa mère mourut.

– 2 –

Londres

Dans Charlotte Street régnait une odeur de fin d'hiver.

Tout était tranquille, la pluie londonienne tombait, légère et vaporeuse, sur toutes les surfaces qu'elle rencontrait : toits, cabines téléphoniques, voitures. Et les rares passants. La lumière des lampadaires était jaune et diffuse dans l'air saturé d'humidité.

Marco venait de fermer le restaurant italien dont il était propriétaire associé et qu'il gérait depuis quelques années. Le temps de terminer les comptes de la soirée et de régler les derniers détails pour le lendemain.

– Adriano, ça te ferait plaisir un verre de rouge ? demanda-t-il au cuisinier qui était encore dans la cuisine.

– Merci, j'arrive.

Tandis qu'il se dirigeait vers le comptoir du bar pour servir les deux verres, il s'arrêta à mi-chemin.

– Musique !

Il prit le baladeur MP3 relié à la chaîne hi-fi et fit tourner son pouce dans le sens des aiguilles d'une montre à la recherche de la bonne playlist : « Inspiration's

Muse ». Quelques secondes plus tard, le restaurant résonnait des notes de *Something*, et Marco alla servir les verres.

Pendant qu'il attendait, il regarda autour de lui, ouvrit les réfrigérateurs et procéda aux vérifications habituelles... Sympathique et amical, il entretenait de bonnes relations avec ses employés, mais tenait à ce que tout fonctionne à la perfection.

La vie est une chose, le travail en est une autre, et sur ce point il ne transigeait pas beaucoup.

Adriano arriva un instant plus tard, et ils s'assirent à une table avec leurs verres de vin et la bouteille.

Marco alluma une cigarette et éteignit son allumette d'un geste de la main.

– Quelle heure est-il ? demanda Adriano. J'ai laissé mon portable dans la cuisine.

– Une heure moins le quart.

– À mon avis, elles ne viendront plus.

– Elles vont arriver, elles vont arriver. On parie cinquante livres que d'ici un quart d'heure elles sont là ?

– Cinquante ? Non, vingt.

– D'accord pour vingt.

– C'est la première fois de ma vie que je fais un pari en espérant le perdre, dit Adriano avant de faire tinter les deux verres dans un toast plein de superstition qui résonna dans la pièce.

C'était le chef du restaurant, un Romain, un génie de la cuisine. D'habitude, il ne restait jamais jusqu'à la fermeture, mais ce soir-là, il avait une bonne raison de le faire.

Marco but une petite gorgée puis, comme si à cet instant précis il s'était souvenu de quelque chose, il dit :

– Ah... Tu sais, la semaine prochaine, c'est mon anniversaire. Je pensais faire une fête ici dimanche après-midi. C'est

moi qui cuisine, mais j'aurais besoin que tu commandes tout ce qu'il faut pour moi.

– C'est ça, c'est toi qui cuisines, comme la dernière fois où j'ai dû tout nettoyer. À moins que tu veuilles faire la cuisine parce que je ne suis pas invité. Ça te fait quel âge ? ajouta Adriano en souriant.

– Quarante, répondit Marco en inclinant la tête comme s'il s'agissait de quelque chose de grave.

– Tous mes vœux ! Dans cinq ans, c'est mon tour, dit encore Adriano.

– Je pensais servir quelque chose de simple : du fromage, de la charcuterie, un plat de pâtes et un dessert.

– Waouh, quelle imagination ! Combien de personnes invites-tu ?

– Une vingtaine, pas plus.

– Tu veux quoi, comme cadeau ?

– Rien.

– Eh merde, alors je vais devoir dégoter une idée... Allez, dis-moi ce que tu veux ! De toute façon, tu sais bien que je suis obligé de te faire un cadeau.

– D'accord, je vais y réfléchir. Ça me saoule un peu que le nombre de mes années commence par un quatre. C'est un passage important.

– C'est seulement psychologique ; en réalité, ça ne change pas grand-chose.

– Tu rigoles ? Ça change plein de choses, c'est un tournant. Tu sais que tu n'es plus jeune. Ta vue commence à baisser, tu dois te lever la nuit pour aller pisser et, si tu sors avec une fille de moins de trente ans, son deux devant et ton quatre ont l'air vraiment très éloignés.

– Parce que toi, tu trouves encore des filles de moins de trente ans ? Moi, elles ne me regardent même plus.

– Ça, c'est parce que tu n'as plus un poil sur le caillou ! Regarde la touffe que j'ai, moi.

Et il se passa la main dans les cheveux.

– La touffe, tu l’as. Mais à l’arrière, tu ne vaux pas mieux que moi.

Adriano éclata de rire.

– En tout cas, ça fait longtemps que je ne suis pas sorti avec une fille de moins de trente ans. La dernière, c’est celle qui est venue ici un soir, tu te souviens ? Celle avec le dragon tatoué qui te plaisait, la mignonne.

– Mignonne ? Tu veux dire que c’était un canon. Moi, une fille comme ça, je ne peux me la faire que si au rendez-vous j’apporte du chloroforme.

Ils éclatèrent de rire de nouveau.

– Le morceau qui vient de finir, ce n’était pas *Something* des Beatles ?

– Si, mais c’est une version de Ray Charles.

– Elle est belle, je ne la connaissais pas.

– C’est George Harrison qui a écrit *Something* pour sa femme, Pattie Boyd. J’ai fait une playlist de chansons dédiées aux muses inspiratrices du rock. Ce morceau, c’est *Layla*, d’Eric Clapton, qu’il a fait pour Pattie aussi.

– Clapton a écrit une chanson pour la femme de Harrison ?

– Plus d’une.

– Et ça n’a pas énervé Harrison ?

– Je ne sais pas s’il s’est énervé pour la chanson, mais certainement qu’il est devenu un peu dingue quand Clapton l’a aussi baisée.

– C’est pas vrai !

– Vrai de vrai, il l’a même épousée ensuite.

– Tu parles d’un ami !

– Imagine. Clapton appelait chez Harrison pour parler avec sa femme et lui jouait *Layla* au téléphone. C’est comme ça qu’il l’a séduite. Solo de main lente compris !

– Pauvre Harrison. C’était lui, le bon, dans les Beatles, le plus spirituel du groupe.

– Ouais, plus ou moins. Pendant que Clapton draguait Pattie Boyd, lui, il baisait la femme de Ringo.

– Le batteur ?

– Oui, Harrison avait une obsession pour la méditation et s'était fait aménager une pièce exprès. Il y allait souvent avec la femme de Ringo et, entre deux méditations, il la sautait. Spirituellement, et surtout physiquement.

– Eh ben, quelle belle bande d'amis. Et dire qu'ils faisaient le tour du monde pour parler d'amour.

– Effectivement, ils s'aimaient tous. Il paraît que Pattie Boyd s'est tapé aussi John Lennon et Mick Jagger avant de se mettre avec Clapton, mais elle l'a toujours nié. Mick Jagger, pendant ce temps, se faisait David Bowie et sa femme.

Adriano but une gorgée de vin, puis ajouta :

– Figure-toi que, l'année dernière, je suis tombé sur le guitariste des Rolling Stones dans le métro.

– Keith Richards ?

– Oui.

– Mais qu'est-ce que tu racontes ? Keith Richards dans le métro ? Celui-là, il ne doit même pas savoir qu'il existe un métro à Londres.

– Je te dis que c'était lui. Il était autour de minuit, je suis monté à Finsbury Park et il était assis en face de moi. On n'était que tous les deux dans la rame.

– C'était sûrement un sosie. C'est impossible que Keith Richards prenne le métro tout seul à minuit.

– Qu'est-ce que tu racontes, bordel ? Il devrait toujours être accompagné, selon toi ? Tu crois qu'il ne peut pas faire un tour en métro tout seul ? Peut-être qu'il voulait qu'on lui foute la paix, peut-être qu'il avait besoin d'inspiration. Moi, il me vient de grandes inspirations dans le métro. C'est toujours dans les trains que je trouve de nouvelles recettes. Ou quand je suis sur le trône.

– Qui sait ce que tu avais pris ce jour-là. Tu t’imagines que Keith Richards prend le métro pour trouver l’inspiration ? C’est plutôt le genre à s’enfiler des lignes de coke tellement grosses qu’on dirait des lièvres morts allongés sur une table. Tu parles du métro... Au fait, tu savais qu’il avait sniffé son père ?

– Comment ça, sniffé son père ?

– C’est ce qu’il a dit. Il s’est fait une ligne avec les cendres de son père.

– En tout cas, je te dis que c’était lui. À un moment, je me suis mis à siffloter le début de *Satisfaction*, et il n’a pas levé les yeux une seule fois. Tu captes ? Il faisait semblant. Il ne voulait pas que je lui casse les couilles. Tu sais comment ils sont, les gens célèbres. Quelqu’un d’autre que lui aurait au moins regardé, levé la tête par curiosité, tu ne penses pas ?

– Mais va te faire voir ! C’est encore une de tes lubies, comme quand tu racontes que tu as rencontré le pape qui se promenait tout seul dans une ruelle de Rome avec dans la main une valise noire défoncée et bourrée de documents, ou quand tu es allé manger des sushis et que le cuistot découpait un morceau de poisson et le remettait ensuite dans l’aquarium pour qu’il reste frais. La vérité, c’est que t’es qu’une tête de nœud de Romain.

Il avait à peine fini sa phrase que quelqu’un frappa à la vitrine du restaurant.

Marco se leva pour aller ouvrir.

– Ce sont elles. Tu me dois vingt livres. *Welcome back*, dit-il en ouvrant la porte à deux Argentines.

Il arrivait que dans la soirée un couple de filles s’asseyent à une table. Alors Marco s’en occupait personnellement, essayant de comprendre s’il s’agissait de touristes, combien de temps elles restaient, d’où elles venaient. Il savait y faire avec les clients, surtout si c’étaient des femmes. Si quelque

chose s'enclenchait, il avertissait Adriano en cuisine et, en milieu de soirée, il le présentait comme l'un des chefs les mieux cotés au monde. Ils bavardaient un peu et, au moment de payer, le vin était toujours offert par la maison. Et avant que les filles ne quittent le restaurant, il les invitait à revenir après la fermeture pour boire un verre. Les touristes de passage à Londres étaient ses cibles préférées : on évitait ainsi toute une série de complications.

Ça marchait comme ça : si elles revenaient, c'était une bonne façon de finir la journée, sinon, tant pis.

Les filles de ce soir-là étaient de Rosario, près de Buenos Aires. Elles avaient à peine plus de trente ans et s'appelaient Lupe et Celeste. Lupe avait un très beau visage sur un corps un peu rond, Celeste un visage un peu moins joli sur un corps à tomber par terre, un petit cul ferme et engageant.

– Est-ce qu'on peut vous offrir un verre de *vino tinto* ?

– Oui, merci... Et même quelque chose de plus fort.

– *Claro que sí !* Whisky ? Vodka ? Rhum ? Nous avons tout.

– Une margarita, c'est possible ?

– Parfait, nous avons la meilleure tequila de la ville.

Deux ?

– Oui, merci.

– Avec des glaçons ou de la glace pilée ?

– Glace pilée.

– Alors c'est parti, quatre margaritas bien glacées.

Marco se dirigea vers le comptoir pendant qu'Adriano discutait avec les deux filles. Ils parlaient un mélange d'anglais, d'espagnol et d'italien. Les deux Argentines se mouvaient avec aisance, comme si elles connaissaient le restaurant depuis toujours.

La jolie rondouillardes ou la un peu moche avec ce cul à mourir ? se demandait Marco en prenant de la glace. Adriano et

lui n'avaient pas de règle, ils savaient que les filles avaient très probablement déjà fait leur choix. Ce sont toujours les femmes qui décident.

Effectivement, quelques minutes après, l'une des deux s'approcha du comptoir : les couples étaient distribués. Pour lui, la un peu moche au cul merveilleux, Celeste.

– Depuis combien de temps tu vis à Londres ?

– La première fois que je suis venue, j'avais moins de vingt ans, je faisais des allers-retours. J'habite vraiment ici depuis environ dix ans. Mes grands-parents étaient italiens.

– D'où ?

– De Padoue.

Pendant qu'ils parlaient, Marco mit les glaçons dans le mixeur, avec cinq décilitres de tequila, deux décilitres de jus de citron et trois décilitres de Cointreau. Il prit quatre verres dans le freezer, passa une rondelle de citron sur le bord puis les posa dans le sel.

Celeste l'examinait avec un regard profond et direct. Elle aimait ses mains, comme il les bougeait.

Quelques secondes après, Marco versa le tout dans les verres et, ayant rejoint les autres, il fit tinter les glaçons en levant son verre. Un autre toast.

– Vive Maradona ! cria Adriano.

Ensuite, Marco prépara une autre tournée, et les deux couples s'isolèrent chacun dans un coin du restaurant, selon un rituel que les Argentines acceptaient.

D'habitude, Marco allait au fond de la salle, où se trouvait une grande table avec une banquette et des coussins. Adriano, quant à lui, prenait l'excuse de faire visiter la cuisine.

Celeste portait un chemisier d'un rose poudré, boutonné jusqu'au col mais tout en transparence.

Marco la regardait droit dans ses yeux noirs et profonds, et sans rien dire, en partant du haut, il commença à défaire